

DE BELLES HISTOIRES HUMAINES

Histoires insolites ? Histoires curieuses ?

Allons bon, le sport pourrait ne pas être une science exacte dont toutes les données seraient connues ? Rien ne serait écrit à l'avance sur le tableau d'affichage à côté de la composition des équipes ?

Je comprends mieux, maintenant, la signification de cette expression que je croyais galvaudée et destinée à, tôt ou tard, disparaître : *la glorieuse incertitude du sport* !

Au fil de ces pages, en passant d'un sujet à l'autre, en picorant quelques brèves, en lisant telle ou telle anecdote, vous (re)découvrirez que tout ne roule pas toujours comme sur des roulettes.

Vous allez être au cœur d'histoires drôles ou étonnantes, pathétiques ou féroces. Évidemment, certaines sont connues. Beaucoup d'autres qui, jusque-là, n'avaient pas ou peu réussi à entrebâiller la porte de la confidentialité, le sont moins. Elles sont mises à l'honneur. Elles en sont dignes.

Oui, elles le méritent amplement parce que derrière ces histoires, anciennes ou de notre temps, il y a des hommes. Des hommes et des femmes. Ces sportifs qui donnent le meilleur d'eux-mêmes. Pour eux et pour les autres. Parce qu'ils croient véritablement en la glorieuse incertitude du sport.

Parce que rien de ce qui est humain ne leur est étranger.
J'ai tenu à leur rendre un hommage mérité.

Les Histoires insolites et curieuses du sport sont, aussi,
de belles histoires d'hommes.

Louis Nore

GINO BARTALI, LE PIEUX, LE RÉSISTANT

Les chansons consacrées aux sportifs sont, en général, suffisamment débiles pour qu'on apprécie l'une d'elles quand elle n'a pas été commise par un faiseur de ritournelles.

Cette chanson, c'est un nom. Sept petites lettres, mais quel nom : *Bartali* ! L'auteur : Paolo Conte.

Cette chanson nous conte une belle histoire, celle de quelqu'un qui, sur le bord de la route, attend le passage du coureur cycliste Gino Bartali, le « *campionissimo* », le super-champion. Le héros de la chanson se fiche de sa compagne qui veut aller au cinéma, lui, il veut voir passer Bartali. Et c'est en sandales qu'il se déplace pour son champion. Il en fait, des kilomètres pour voir surgir Bartali dans un halo de poussière de la route. Des kilomètres, il en avale, autant que Bartali. Et c'est là que l'imagination de l'auteur rejoint la réalité.

En gagnant les Tours de France (1938 et 1948) et d'Italie (1936, 1937 et 1946), Milan-San Remo (1939, 1940, 1947, 1950), le Tour de Lombardie (1936, 1939, 1940), le championnat d'Italie (1935, 1937, 1940 et 1952) et bien d'autres classiques et courses à étapes, Bartali a compilé des kilomètres. Certaines de ses performances sont inégalées (gagner deux Tours de France à dix ans d'intervalle), mais ce n'est pas ce qui nous intéresse aujourd'hui.

Ce qui nous intéresse, c'est le Bartali résistant, celui que l'État d'Israël a élevé, le 23 septembre 2013, à titre posthume, au rang de « Juste parmi les Nations » – ces citoyens qui, au cours de la Seconde Guerre mondiale, « ont mis leur vie en danger pour sauver des Juifs ».

Dans les pelotons, on disait de Gino « le Pieux » Bartali que « pendant la montée des cols il invoquait sainte Thérèse, les soirs d'étape, il méditait sur la vie de sainte Catherine de Sienne, et, les jours de repos, il allait entendre la messe ». La piété de Bartali était légendaire et respectée, tout comme son ralliement à la démocratie chrétienne et sa haine des idées fascistes. Ce qu'on sait moins, c'est que pendant la parenthèse de la Seconde Guerre mondiale, sans grands tours ni classiques, il a mis ses mollets à contribution pour sauver des vies innocentes. Alors que d'autres, comme Fiorenzo Magni, se vautraient dans le lit du fascisme (Bartali le défendit, pourtant, à la Libération, dans un procès public, « par compassion », avait-il expliqué), « le Pieux » tartinait sur le parcours Florence-Assise, soit près de 400 kilomètres à chaque fois. Seul sur sa bécane, sans s'arrêter, par tous les temps. « *Vado a fare il lungo*, je m'en vais pour un long entraînement », disait-il à Adriana, son épouse chérie.

Au retour d'Assise, il était moins seul. Le guidon et les tubes de son Legnano étaient remplis de faux papiers imprimés à quelques encablures de la cathédrale Santa Chiara et destinés à des Juifs cachés le plus souvent dans des couvents, des caves en ville ou des fermes isolées. Ses contacts ? Le prêtre Rufino Niccaci, l'imprimeur Luigi Brizzi, le cardinal Elia Dalla Costa, le rabbin Nathan Cassuto, le cordonnier Gennaro Cellai, le tailleur Dino Magara, la mère supérieure Maria Giuseppina Biviglia. Ils avaient tous dit non aux lois raciales mussoliniennes de 1938, aux rafles, aux persécutions et aux expéditions dans les camps de la mort nazis.

Bartali a sauvé la vie de 800 Juifs.

C'est longtemps après son décès, en 2000, que fut connue l'histoire solidaire et humaine. de celui qui disait : « Le bien se fait, mais ne se dit pas. »

Pour honorer Bartali le discret, le Giro – tour d'Italie – 2018 s'élança, le 4 mai, de Jérusalem, là où se trouve le monument Yad Vashem sur lequel, au milieu de plus de 20 000 autres, est gravé le nom de Gino Bartali. Quelques jours plus tard, la onzième étape de ce même Giro est partie d'Assise, avec une petite pensée pour Gino.

Bartali, un super-champion. Un homme véritable.

1923, LE BALLON DEVIENT BLANC

Le ballon, ou, tout au moins la forme du ballon, nous arrive de la nuit des temps.

Les Chinois, voici près de trois mille ans, se servaient d'une peau d'animal remplie de cheveux et de plumes. Le porc fournit ensuite sa vessie, enveloppée d'une couche de textile et recouverte de cuir. C'est le genre d'enjeu que, paraît-il, Marie Stuart, reine d'Écosse et de France, proposait à ses soldats lorsqu'ils avaient envie (ou besoin) de se défouler, et qu'ils se lançaient des défis avec des équipes de plusieurs dizaines de joueurs...

Après l'invention de la vulcanisation, en 1842, par l'ingénieur-chimiste américain Charles Goodyear, le ballon prend la forme qui est la sienne. Il est maniable, il rebondit, mais les lacets qui rassemblaient les panneaux de cuir blessaient les joueurs lorsque le ballon était frappé de la tête.

En 1951, le Danois Eigil Nielsen, ancien gardien de but international, créateur de la marque d'équipements spor-

tifs Select, invente un ballon de trente-deux panneaux et, c'est une vraie révolution, sans laçage extérieur ! Tous les jours, mais sans savoir à qui ils le doivent, les joueurs de tête remercient l'inventeur de ce bienfait qui ne leur mutile plus le crâne.

Quant au ballon « tout cuir », il apporta quelques désagrémentes au bon déroulement de la Coupe du monde 1978, en Argentine, parce que la météo exécrable faisait que les ballons étaient gorgés d'eau. S'il avait été progressivement remplacé par un ballon synthétique et à valve, à partir de la Coupe du monde, en 1974, en République fédérale allemande, son abandon et l'adoption définitive de ce dernier n'interviendront qu'à l'occasion de la Coupe du monde de 1986, au Mexique.

Après le cuir et les lacets, il manque un élément du triptyque. Le ballon n'est plus en cuir et n'est plus lacé à l'extérieur. Qu'en est-il de la couleur ? Il n'est plus de « couleur cuir » depuis plus de cent ans ! Les premiers ballons « en couleur » existaient bien avant la première Coupe du monde, en 1930.

Le ballon qui prend des couleurs, cela ne peut se passer, bien entendu, qu'au Brésil. À Sao Paulo, en 1923, les ouvriers de l'usine Light & Powers avaient pris l'habitude de jouer au football, le soir, après la débauchée et à la lumière de l'éclairage des bâtiments et des entrepôts. Cet éclairage était tout sauf parfait pour distinguer correctement le ballon marron. C'est pourquoi, dans le crâne d'un certain Severino Romolo Gragnani (un Italien arrivé au Brésil, en 1897) germa « l'idée ». Celle de peindre le ballon en blanc ! Simple et évident, peut-être, génial, sûrement ! L'histoire ne dit pas quel poste Gragnani occupait dans l'usine et s'il était ingénieur, mais son « invention » pourrait le laisser supposer. En tout cas, il rendit un fier service au football.

Au fil des années, les retransmissions télévisées des matches, surtout ceux disputés en nocturne, accélèrent le passage au ballon blanc. Sur les écrans en noir et blanc de nos grands-parents, il fallait obtenir un vrai contraste entre la pelouse et le ballon.

Avec l'arrivée progressive de la couleur, à partir de 1967, les ballons eurent droit à un lifting. On y voit des couleurs, des marques, et ils sont baptisés.

Adidas, le fournisseur officiel des ballons des coupes du monde, a proposé, en 1970, au Mexique, le ballon Azteca, puis, en 1982, en Espagne, le Tango Espana. Le ballon de la Coupe du monde 2002, au Japon et en Corée du Sud, s'appelle Fevernova. Il est classé dans la catégorie des « *vulgaires ballons pour enfants* » par quelqu'un qui s'y connaît un peu en matière de maniement du ballon, le gardien de but du Paris SG et ex de l'équipe d'Italie, Gianluigi Buffon.

En 2010, en Afrique du Sud, Adidas propose le Jabulani le quel, selon Andres Iniesta, le sublime milieu de terrain de Barcelone et futur champion du monde face aux Pays-Bas (0-1, but d'Iniesta), « manque de chair et vole comme un ballon de plage ».

En Russie, en 2018, pour la 21^e Coupe du monde, le ballon, toujours fourni par Adidas, s'appelle Telstar. Comme le premier satellite de télécommunications américain qui fonctionna de juillet 1962 à février 1963. Est-ce pour cela qu'il est vraiment « étrange », comme le souligne le gardien espagnol David de Gea, et qu'il « bouge beaucoup » et est « difficile à maîtriser » d'après l'Allemand Marc-André ter Stegen ? Est-ce pour cela que le premier a été éliminé en huitième de finale et que le second n'a même pas passé la phase de groupes ?

En tout cas, une chose est sûre : le ballon sera toujours rond et à dominante blanche !

PARIS DINGUES ET DÉFIS FOUS

Consciemment ou pas, les sportifs, quel que soit leur degré d'implication dans une discipline, raffolent des défis et des paris qu'ils lancent et se lancent.

Ces combats d'ego, souvent, n'ont ni queue ni tête ; quelquefois, ils sont drôles ; à d'autres moments, totalement pathétiques. Parfois encore, c'est du grand n'importe quoi.

Voici quelques défis... particuliers.

Un ballon sur la tête

Le footballeur nigérian Harrison Chinedu aime les records, disons particuliers...

En mars 2016, il avait battu le record du monde de la plus longue distance... avec un ballon sur la tête : 48,04 kilomètres en 6 heures et 15 minutes ! Mais, il trouvait que ce n'était pas suffisant. Aussi, en novembre 2016 il a mis la barre un peu plus haut : le ballon toujours sur la tête, il a enfourché un vélo et parcouru 103 kilomètres ! En descendant de sa bécane et avant de se lancer un autre défi (il n'est pas en panne d'idées), il a avoué vouloir entrer dans le *Livre des records*. Ce serait vraiment mérité.

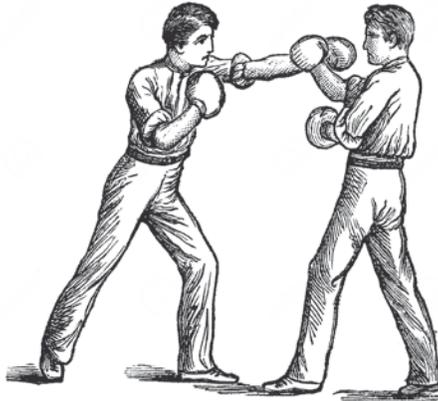
Le derby du rugby et de la boxe

En rugby, un derby dans le Sud-Ouest, c'est quelque chose. Les anciens et les amoureux de l'ovale se souviennent de la finale du championnat de France 1963, à Bordeaux, gagnée par les Abeilles de Mont-de-Marsan, des frères Boniface et de Darrouy, sur les Culs rouges de Dax, d'Albaladejo, de Lasserre et Cie, par 9 à 6. Une telle rencontre, c'est vivant, c'est chaleureux, c'est, surtout, le rugby du Sud-Ouest. Et nous nous garderons d'évoquer la finale de 1973, entre

le Stadoceste tarbais et l'US dacquoise. Mais, un derby basque, entre le BO et l'AB, le Biarritz olympique et l'Aviron bayonnais, cela vaut également le détour. Jean-Dauger et Aguilera, les deux stades, les deux cathédrales du rugby basque, sont en émoi. Et cela dure depuis la première rencontre, le 5 janvier 1908. Il ne se passe pas une année sans provocation verbale ou écrite, dont la finalité est de bien faire monter le taux épicé de la piperade accompagnée d'un verre d'irouléguy. Parmi des dizaines d'histoires toutes plus succulentes les unes que les autres, nous préférons celle de 1945.

La Seconde Guerre mondiale n'est pas tout à fait terminée, mais ça dégoupille toujours entre les deux adversaires, avant la rencontre du 14 avril. Arotça, le capitaine bayonnais laisse entendre que celui de Biarritz, Arrizabalaga, est un troisième ligne vraiment très, très moyen. Et, malgré la « faiblesse » de son capitaine, c'est Biarritz qui gagne par 16 à 8, score qui ne satisfait ni l'un, ni l'autre. C'est pourquoi la lutte pour la suprématie se termine... sur un ring, au siège de l'Aviron, à Bayonne. Résultats des courses, ou plutôt de cet ubuesque défi du noble art : il n'y aura pas de gagnant, et Arotça et Arrizabalaga deviendront de vrais potes.

William Webb Ellis, reviens ! Ils ont failli devenir fous...



Une minute à 69 ans !

Gordon, dit Gordie, Howe, ailier droit canadien de hockey, a surtout joué pour les Red Wings de Detroit, la franchise dont les supporters lancent des pieuvres sur la glace avant le coup d'envoi. Souvent considéré comme l'un des plus grands hockeyeurs de tous les temps, il a eu une carrière professionnelle d'une longueur exceptionnelle, commencée en 1948, et qui s'est poursuivie pendant des décennies.

Mais, crosse et patins raccrochés, il lui manquait quelque chose. L'odeur du palet, peut-être ? C'est pourquoi, en 1997, il signe un contrat... d'un match !, avec les Vipers de Detroit (Ligue internationale de hockey). Oui, un seul match. Lubie ? Caprice ? Non, il voulait, tout simplement, jouer dans une nouvelle décennie, la sixième !

La rencontre eut lieu le 3 octobre, à Auburn Hills, dans le Michigan. Au cours de cette dernière partie, il joua moins d'une minute. Il avait 69 ans ! Ceci explique, peut-être cela. En tout cas, on comprend mieux pourquoi son surnom était Mr. Hockey, et, sur sa carte de visite, il a pu rajouter une ligne supplémentaire : « A joué au cours des années 1940, 1950, 1960, 1970, 1980 et 1990 » !

Football sans frontières

Certains paris sont bien sympathiques. Ainsi, celui du quinquagénaire anglais Matt Walker : assister à une rencontre de 1^{re} division de football dans chacun des cinquante-cinq pays de l'UEFA. Pour cela, une fois l'idée arrêtée, il faut avoir du temps, de l'argent et une bonne paire de chaussures.

À la moitié des championnats (pour la plupart des pays), c'est-à-dire en fin 2017, il avait déjà assisté à des rencontres en Allemagne, aux Pays-Bas, en Turquie et en Irlande du

Nord, ce qui est plutôt aisé. Mais, il avait corsé le pari en assistant à des matches en Arménie, en Géorgie et en Azerbaïdjan. Les amoureux pouvaient suivre ses pérégrinations sur le site 55footballnations.com.

Il s'est retrouvé en France, au stade de la Mosson, pour Montpellier-Guingamp, le samedi 17 février.

Matt Walker a assisté à des matches et goûté à des bières, car foot et bière, comme chacun le sait, font bon ménage. Pour mémoire, en Afrique du Sud, en 2010, plus de 750 000 litres de bière ont été écoulés pendant les quatre semaines de la Coupe du monde. Certainement pour tenter d'oublier le vacarme des vuvuzelas !

Dans les comptes rendus qu'il publiait régulièrement sur son site, il a souvent parlé de bière et été vu un verre ou une chope à la main. Aurait-il trouvé des sponsors ?

Les sportifs aiment aussi les « petites phrases ». En voici deux particulièrement succulentes.

Si on m'assurait la victoire, je serais prêt à me couper un doigt.

Marcello Bielsa, sélectionneur de l'Argentine, entraîneur de l'OM, de la Lazio de Rome, de Lille, n'est jamais dans l'excès ! Ce n'est peut-être pas pour rien qu'il est affublé du surnom de *El Loco*, le fou ! Hé, Marcello, pour les deux mains, cela fait dix victoires donc trente points, et avec cela tu n'es même pas sûr de rester en Ligue 1 !

Si les Islandais gagnent l'Euro, je fais le tour de l'Islande à la nage.

Yannick Agnel, champion olympique du 200 mètres nage libre à Londres en 2012 prenait quand même quelques risques en assurant que les « petits » Islandais ne gagneraient pas l'Euro 2016, en France. Cette compétition a déjà,

en 1992, apporté une belle surprise avec la victoire des (très) inattendus Danois, et en 2004, avec celle des Grecs, face à tous les cadors européens qui se sont retrouvés au tapis. Et si les Islandais avaient remporté le trophée, le tour de l'île, Agnel l'aurait-il accompli en été ou en hiver ? En tout cas, dès la fin du match France-Islande (5-2), le 3 juillet, il tweetait :

Je ne vous cache pas que je suis soulagé.

On le comprend, parce que, même pour un champion olympique, faire le tour de l'Islande cela doit représenter une sacrée épreuve.

UNE HISTOIRE TENTACULAIRE !

Sans dévoiler une information classée « secret défense », nous pouvons affirmer que les supporters ne font pas toujours preuve de finesse verbale ou écrite et qu'ils n'adoptent pas souvent des comportements exemplaires. En voici un.

Nous sommes en 1952, lors des play-offs de la Coupe Stanley, en Amérique du Nord. Il s'agit, bien sûr, de hockey sur glace, le sport roi. Un supporter (*sic*) de l'équipe locale des Red Wings de Detroit, poissonnier de son état (profession, au demeurant, tout à fait honorable), a l'idée (re-*sic*) de jeter sur la glace une... pieuvre ! L'animal, toutefois vidé de son encre, est lancé à un endroit de la patinoire où il n'y a pas de joueurs. Merci pour eux !

Pourquoi un tel geste ? Dans l'esprit (certainement, un peu perturbé ou embué) de ce supporter, ce geste était destiné à porter chance à ses favoris. Que croyez-vous qu'il arrivât ? Les Red Wings gagnèrent la rencontre ! Les huit tentacules de l'octopode étaient censés représenter les

huit rencontres encore à disputer et que l'équipe devait remporter pour s'attribuer le trophée tant convoité de cette coupe. Ce qu'il advint, devant les Canadiens de Montréal, par 4 victoires à 0, et pour la cinquième fois.

Depuis plus de soixante ans, la tradition s'est perpétuée et une pieuvre est toujours lancée, soit après l'exécution de l'hymne pour encourager les joueurs, soit après le premier but pour les féliciter. Et l'animal est toujours soulagé de son encre.

La Fédération de hockey a tenté maintes et maintes fois d'interdire que les pieuvres quittent l'endroit où elles doivent, normalement, demeurer, c'est-à-dire les étals des poissonniers. Sans jamais rencontrer le moindre succès.

À notre connaissance, le poissonnier n'a pas fait d'émules, son geste n'ayant pas été imité dans d'autres patinoires. En tout cas, Brigitte Bardot ne semble pas être au courant.

« CHAMPAGNE ! » POUR LA F1

Le Championnat du monde de formule 1 est créé cinq années seulement après la fin de la Seconde Guerre mondiale. La première édition voit le jour en 1950, et la sixième étape, le Grand Prix de France (la 37^e épreuve organisée par l'Automobile club de France), se déroule sur le vieux circuit de Reims-Gueux, inauguré en 1926. Parmi les sponsors de l'épreuve, remportée par Juan-Manuel Fangio, l'Argentin (et qui s'adjugera le titre mondial, dès l'année suivante), il y a des producteurs de champagne, bien sûr. Les maisons de Paul Chandon-Moët et de Frédéric Chandon de Brailles, tous deux, par ailleurs, amoureux de la course automobile, offrent au vainqueur, entre autres récompenses, un jéroboam (la valeur d'environ 4 magnums). Cette initia-

tive strictement locale sera rapidement reprise sur tous les circuits, et pas seulement en Formule 1.

À l'origine, la bouteille est ouverte et bue après la partie officielle. Mais, en 1967, au Mans, intervient une petite entorse au cérémonial bien en place depuis plus de quinze ans. Le 11 juin, l'Américain Dan Gurney (décédé en 2018) est si heureux d'avoir remporté les trente-cinquièmes 24 Heures sur sa Ford GT40, qu'il remue un peu trop la bouteille si bien qu'à la fin... le bouchon explose : tous les participants à la cérémonie sont aspergés. Il n'en fallait pas plus pour que le geste soit reproduit. Ainsi, depuis plus de cinquante ans, à chaque arrivée, sur tous les circuits du monde, quelle que soit l'épreuve, automobile ou motocycliste, le protocole n'a pas pris une ride : douche pour tout le monde ! Cela, parce que Dan Gurney était ému ! Mais, pas de souci : le vin blanc ne tache pas...

Sur tous les circuits du monde ? Oui, sauf... Sauf sur celui des 500 miles d'Indianapolis, aux États-Unis. Là, pas de champagne, mais du... lait ! Oui, du lait. La tradition remonte à 1936 quand le vainqueur, Louis Meyer, Américain d'origine française, et premier vainqueur de l'épreuve à trois reprises, voulut, à peine extrait du baquet de son bolide, un verre de lait pour se désaltérer. Depuis lors, les producteurs locaux offrent du lait au vainqueur, en ayant pris soin de demander, bien avant le départ et à chacun des concurrents, quel genre de lait il aimerait déguster, au cas où... En 1993, le vainqueur, le Brésilien Emerson Fittipaldi avait créé un incident grave pour l'histoire de la course et du circuit, en refusant le lait, lui préférant, devant les caméras et le parterre de journalistes avides de la moindre info, une bouteille d'un jus d'orange provenant de sa plantation d'agrumes, au Brésil !

Autre exception : le vainqueur du Grand Prix de Bahreïn, pays musulman, ouvre une bouteille de jus de fruit pétill-

lant. Le principal, c'est qu'il y ait des bulles. Autre exception (*bis*) et c'est la dernière : le pilote canadien Gilles Villeneuve, décédé sur le circuit de Zolder, en Belgique, en 1982, à 32 ans seulement, ouvrait une bouteille de bière Labatt... un de ses sponsors. Et la bouteille de bière ressemblait en tout point à une bouteille de champagne... L'honneur pétillant est sauf !

L'IMPROBABLE GRAND-PÈRE GREC DE COURBIS

« Avec deux L, il volera plus haut », aurait dit le père Courbis, au moment de déclarer son fils Rolland-Alexandre à l'état-civil, à Marseille, le 12 août 1953. Et c'est vrai qu'il n'a jamais été en reste pour se retrouver au premier plan ou en tête d'affiche.

Joueur, entraîneur, consultant multicarte et animateur de radio, Rolland Courbis a une voix qui porte, un accent délicieux et une faconde (presque) inégalable. Un Marseillais, quoi !

En 1973 se présente l'opportunité de quitter l'AC Ajaccio où il évolue aux côtés de Claude Leroy, de René Le Lamer et de François M'Pelé, entre autres, pour rejoindre l'Olympiakos, à Athènes (Grèce). Au début des années 1970, alors que la dictature des colonels étouffe la vie en général, les footballeurs étrangers sont interdits en Grèce. Avec les colonels, c'était : « Pas d'étrangers, chez nous ! »

Aussi, pour pouvoir rejoindre l'Olympiakos, Courbis (dont le nom est quand même un peu... grec) s'inventa un arrière-grand-père grec dont toutes les enquêtes qui furent diligentées ne trouvèrent pas la moindre trace. Il n'empêche, et Courbis arriva sur les bords du Pirée. L'expérience ne fut pas couronnée de succès puisqu'il disputa, sur l'ensemble

de la saison 1973-1974, seulement quatre rencontres avec l'équipe de ses « ancêtres ». Il revint en France, à Sochaux, à Monaco, puis à Toulon. C'est là qu'il termina sa carrière de joueur, avant d'entamer, presque dans la foulée, celle de coach. Courbis faisait partie de ces joueurs « rugueux sur l'homme », selon l'expression employée dans les années 1960, 1970 et 1980. Et, à Toulon, côté « rugueux » Courbis était servi. Il évoluait avec d'autres défenseurs de l'art, sympathiques au demeurant, comme Jean-Louis Berenguer, Bernard Boissier et Luigi Alfano.

Enfin, vous vous en doutez, certainement : le surnom du Marseillais Courbis, c'est... le Grec ! Ô, Bonne Mère !

LA CUITE AU PINARD

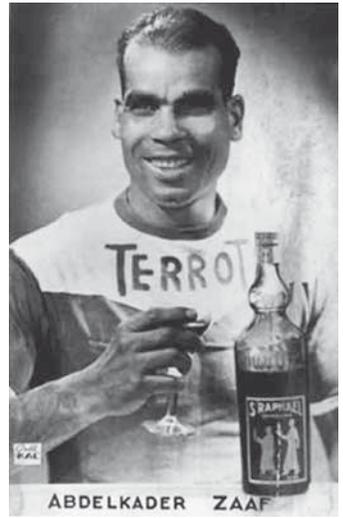
Le 27 juillet 1950, la 13^e étape du Tour de France conduit le peloton, emmené par le leader du classement, le Suisse Ferdi Kübler, de Perpignan à Nîmes. La chaleur est accablante et les coureurs essayent, tant bien que mal, de doser leurs efforts dans le but de garder un maximum de forces avant d'attaquer les Alpes, quelques jours plus tard.

Tous les concurrents, oui, sauf... Abdel-Kader Zaaf (33 ans), coureur algérien de nationalité française. Son surnom de « Casseur de baraques », il le doit à ses démarrages surpuissants et à ses attaques incessantes. Ce jour-là, donc, il attaque et prend rapidement une quinzaine de minutes d'avance, en compagnie de son coéquipier de l'équipe d'Afrique du Nord, Marcel Molinès. Pas rassasié du tout, il continue à attaquer et lâche Molinès. Mais, sous le triple effet de la chaleur, de la fatigue et des substances pas toujours licites que les coureurs avalaient, il se met à tituber, puis s'écroule au bord de la route. Bons

Samaritains, des vigneronns qui regardaient passer la caravane du Tour l'installent sous un arbre, à l'ombre. Afin qu'il reprenne ses esprits, ils l'aspergent avec le seul liquide qu'ils ont sous la main, du vin !

Zaaf, qui ne buvait jamais une goutte d'alcool, fut grisé par les vapeurs du vin. Il remonta donc sur sa bécane mais, ivresse du guidon aidant, au lieu de reprendre la direction de Nîmes où avait lieu l'arrivée, il choisit le sens inverse pour retourner à Perpignan ! Il croisa les concurrents qu'il avait lâchés dans le courant de la matinée et toute la caravane du Tour. Jusqu'à la voiture-balai qui l'arrêta et le fit monter. Installé dans la camionnette chargée de récupérer les blessés, les attardés et autres « casseurs de baraques grisés », Zaaf rejoignit cette fois, et pour de bon, Nîmes où il abandonna.

Cette histoire qui a fait la joie de générations de coureurs, de journalistes et de chroniqueurs est connue sous le nom de « La cuite au pinard ».



BANZAÏ, L'ÉQUIPE « KAMIKAZE » !

Aujourd'hui, les entraîneurs des équipes de football, à tous les niveaux, ont le choix pour faire évoluer leurs joueurs, entre plusieurs organisations sur le terrain, en plus du gardien de but : 4-4-2, 4-2-3-1, 4-3-3, 4-1-3-2, et nous en passons. Mais avant ?

Nous sommes aux jeux Olympiques de 1936, à Berlin, où le Japon est qualifié, entre autres, pour le tournoi de

football. La formation du Soleil levant avait pris l'habitude d'évoluer en, tenez-vous bien, 1-1-6-3 : c'est-à-dire avec un arrière, six milieux et trois attaquants, en plus du gardien de but, bien entendu !

Assez original, nous en conviendrons, et, au demeurant suffisamment efficace, puisque, lors du premier match, l'équipe nippone se débarrassa des favoris suédois par 3 à 2. Toutefois, devant l'Italie, championne du monde en titre et qui le restera deux années plus tard, ce fut une autre paire de manches : 8 à 0 !

La victoire japonaise face à la Suède a été, rétrospectivement, qualifiée de « Miracle de Berlin ». Parce que jouer et, surtout, gagner avec une équipe charpentée de cette façon, relève à proprement parler d'une intervention divine.

Depuis les années 1920, et sous l'impulsion de l'Anglais Herbert Chapman, les équipes évoluaient quasiment toutes avec une organisation sur le terrain qui représentait un « W » et un « M » : 1 gardien, 3 arrières, 2 défenseurs centraux, 2 milieux et 3 avants. C'est pourquoi, en se présentant avec la formation « kamikaze », les Japonais ont bousculé les codes établis et, en même temps, passablement perturbé leurs adversaires suédois.

1-1-6-3 : il fallait oser ! La tactique n'a pas fait flores, on le comprend. Elle fut cependant reprise au cours des années 1960 quand la direction technique de l'équipe nord-américaine de *soccer* des Philadelphia Spartan l'adopta. Décision assez étonnante d'évoluer avec un seul défenseur quand, à la même époque, en Europe, le *cattencio* italien, le verrou, le béton, la défense de fer, quoi, rencontrait quelques succès.

À notre connaissance, le 1-1-6-3 est tombé dans les oubliettes. Comme quoi, l'originalité n'est pas toujours bien comprise.

EN NOVEMBRE 1823, À RUGBY...

L'histoire et la légende n'ont pas précisé quel jour de la semaine le fait c'est, exactement, produit. Pourtant, c'est bien à l'automne 1823, en novembre, qu'est né, à Rugby, sur le terrain de la *public school* (collège huppé) de la ville, en Angleterre centrale, ce jeu qui n'était pas encore le... rugby !

L'histoire, la légende et les souvenirs de ses ex-collègues, ont toutefois retenu que William Webb Ellis, 17 ans, lassé de respecter les règles du « *folk football* » ou « *mob football* » pratiqué à l'époque, s'était saisi de la vessie de porc qui faisait alors office de ballon. À la barbe de ses coéquipiers, à toutes jambes et avec la balle bien calée sous un bras, il s'en alla la déposer dans l'en-but adverse. Le rugby était né, certes, mais ses règles ne seront consignées que bien plus tard, et pas par l'auteur du geste iconoclaste.

En attendant, les adeptes de cette pratique qui ne laissait pas d'étonner (et d'intéresser, voire de passionner) éprouvaient quelques difficultés avec la sphère en usage. Aussi, comme nécessité fait souvent loi, un cordonnier de Rugby, William Gilbert, de son nom, et un peu filou sympathique de son état, leur fournit ce qui allait devenir un élément distinctif de ce jeu révolutionnaire.

S'est-il inspiré de la soule moyenâgeuse (qui se pratiquait, elle aussi, avec une vessie de porc) ou de la barrette aquitaine (jeu qui utilisait un objet plutôt ovoïde) ? Là non plus, l'histoire ne le dit pas. Ce qu'elle nous a laissé, en revanche, c'est qu'en 1835, Gilbert, dont le nom a traversé les siècles pour être, aujourd'hui, la référence mondiale du ballon ovale, proposa aux élèves du collège une balle allongée bien plus pratique à tenir en main et contre son corps, lorsque l'on courait vers l'en-but adverse.

L'invention de la vulcanisation par le chimiste américain Charles Goodyear, en 1842, changea la donne. Les vessies naturelles sont alors progressivement remplacées par des vessies en caoutchouc. Cela permet de s'approcher de l'objectif que les vessies naturelles ne permettaient pas d'atteindre : le ballon parfaitement homogène. Merci, Charles. Peut-être que sans ton génie, le rugby n'aurait pas connu le développement qui a été le sien.

Et William Webb Ellis, celui par (grâce à !) qui tout est arrivé, qu'est-il devenu ? Ordonné pasteur, il a accompli son ministère dans un vrai anonymat. Il aurait terminé son sacerdoce à l'église Saint-Clément, dans le Strand, à Londres, cette rue qui relie les quartiers de la City et de Westminster. Au XIX^e siècle, l'endroit n'avait pas très bonne réputation. Il est décédé en France, en 1872, dix ans avant l'arrivée de ce nouveau sport dans l'Hexagone, et un an seulement après deux événements capitaux : la création de la Rugby Football Union et la tenue du premier match international, à Glasgow, entre l'Écosse et l'Angleterre.

Cela n'est pas avéré, mais nous pouvons imaginer qu'avant que William Webb Ellis aille rejoindre les dieux de l'ovale, personne n'aura eu la délicatesse de lui confier qu'en 1863, les rencontres opposaient deux équipes de 22 joueurs avec chacune 13 avants, 3 demis, 3 trois-quarts et 3 arrières.

